

« Une grande âme fraternelle » Dijon - Vézelay

Jean Lacoste

Conférence donnée à l'Académie des sciences, des arts et des belles-lettres de Dijon le 7 mai 2014

Je veux tout d'abord adresser mes remerciements à l'Académie des sciences, des arts et des belles-lettres de Dijon et à sa Commission des arts et des lettres pour cette invitation à parler du *Journal de Vézelay* de Romain Rolland, Nul doute que ce dernier, grand admirateur de Rousseau, aurait été sensible à l'honneur que lui fait l'Académie de Dijon en accueillant une conférence sur le journal que l'écrivain a tenu du printemps 1938 à décembre 1944 alors que, de retour en France, il séjourne à Vézelay, et, plus précisément, sur la place et la signification de Dijon dans ce journal.

Mais auparavant un rappel ... Nous allons célébrer en septembre (le 15 septembre) le centenaire de la publication dans le *Journal de Genève* du célèbre article de Romain Rolland « Au-dessus de la mêlée », dans lequel ce dernier a plaidé, au début de la Grande Guerre, en faveur de la paix entre les nations – ce qui fit scandale – tout en saluant « la jeune héroïque du monde », cette génération pour laquelle il avait été une conscience, un mentor, et qu'il voyait sacrifiée à des intérêts matériels et des buts opaques.

Ce geste plus moral que politique – venant après le roman *Jean Christophe*, la vie d'un musicien allemand venu trouver l'inspiration en France, publié de 1902 à 1912 – a établi la réputation de Romain Rolland comme un écrivain au-delà des nations, un esprit universel, cosmopolite, autrement dit un « citoyen du monde », récompensé par le prix Nobel de littérature de 1915.

En même temps, Romain Rolland est un écrivain de la Bourgogne avec sa sensibilité propre, un épiscopat austère qu'il partage avec les modestes vigneronnes de son pays et qu'il a traduit en 1913 dans le roman *Colas Breugnot* (publié en 1919). Comme Colette, comme Jules Renard, Romain Rolland se sent bourguignon, lui qui est né en 1866 à Clamecy, dans cette Bourgogne nivernaise pauvre et paisible, où il est finalement enterré, dans le village de Brèves.

Mais de quelle Bourgogne s'agit-il ? Quand il

passa à Dijon en août 1936 – il note dans son journal qu'il loge à l'hôtel de la Cloche : « beaux meubles dans l'escalier. Cuisine soignée (22 francs le repas) »... – il ne manque pas de rendre visite au musée, « à [ses] grands ducs » et il observe que, « sur quatre noms, trois signalent l'audace : (Philippe) le Hardi, (Jean) Sans-Peur, (Charles) le Téméraire ». Celui qui manque, Philippe le Bon ... C'est significatif : ce que Romain Rolland garde de la Bourgogne et de ses « grands ducs », c'est le courage, l'audace, l'esprit combatif, l'action. Pacifiste, Rolland a aussi le culte des grands hommes, de la « vie héroïque », des héros de la pensée et de l'action comme Hugo, Tolstoï, Gandhi. « Respirons le souffle des héros. » dit-il dans son *Beethoven* de 1903. Mais la Bourgogne a aussi d'autres visages, dont celui du « voyage intérieur » (pour reprendre le titre de son autobiographie de 1942).

Pourquoi intituler « Journal de Vézelay » ce journal ? Journal qu'après sa mort, sa veuve Marie et sa sœur Madeleine ont déposé en partie à la BnF et en partie à la Bibliothèque universitaire de Bâle, et mis sous scellés, pour une ouverture en 2000. Par ce titre, qui n'a pas été choisi par RR, il s'agit tout d'abord de bien distinguer ce journal du *Journal de guerre des années 14-19* écrit sur les bords du lac Léman, à Villeneuve, et publié par Marie Romain Rolland ; cette fois, à Vézelay, Romain Rolland se trouve « dans la mêlée », dans la mêlée de l'existence : c'est un homme âgé qui doit faire face à la maladie, à la guerre, aux conflits, à l'occupation. Il s'y révèle un homme serein, sans être indifférent, attentif, mais distant, passionné mais lucide. Ce journal, chacun en convient, révèle un autre visage de Romain Rolland.

Vézelay aussi n'est pas n'importe quel village ; c'est également un lieu de spiritualité, souvent dissidente... Quand il s'y installe au printemps 1938, Romain Rolland s'est éloigné de la politique ; il n'est plus le « compagnon de route » qui a rencontré Staline en 1935 ; face au nazisme il a dû renoncer au pacifisme et rompre avec ses anciens amis ; sous l'influence de Macha, son épouse, qui s'est convertie au catholicisme, et du fait de l'amitié retrouvée, de si romanesque manière, avec Paul Claudel, les questions spirituelles, voire religieuses, prennent le pas

sur l'engagement politique des années trente. Rolland poursuit en silence son « voyage intérieur » au pied de la basilique. Il médite à la Cordelle, le lieu de la première implantation des franciscains hors d'Italie.

Mais, dans ces années terribles, on n'échappe pas aux vicissitudes de l'histoire : par sa sœur Madeleine, féministe et militante, il est tenu au courant, au plus près, de la guerre et de ses effets à Dijon : le traumatisme de l'arrivée des Allemands, les drames de l'occupation, les péripéties de la Libération.

Le *Journal* qu'il tient durant cette période se partage entre ces deux orientations, symbolisées par les deux lieux de Vézelay et de Dijon : d'un côté, la vocation spirituelle, le « voyage intérieur », et, de l'autre, l'expérience de la guerre, la vie héroïque. Je ne parlerai aujourd'hui que du « côté de Dijon »... en suivant, pour la clarté du propos, quatre lieux, quatre noms de rue.

Rue Alphonse Legros

Madeleine Rolland : une vie militante à l'ombre de son frère et qui mériterait pourtant à elle seule d'être retracée... une forme d'héroïsme.

Madeleine est née à Clamecy en octobre 1872 (son frère en 1866), et porte le même prénom qu'une petite sœur aînée morte, l'année précédente, dans de tragiques circonstances, que Rolland a relatées dans *Le Voyage intérieur*. Des études brillantes la conduisent à Paris où elle passe l'agrégation d'anglais en 1901. Elle enseigne à Paris, mais, à partir de 1919, elle joue le rôle de secrétaire et d'interprète auprès de son frère à Villeneuve, où elle loge dans la villa Lionnette voisine.

Traductrice – notamment en 1901 de *Tess d'Urberville* le grand roman de Thomas Hardy – elle publie des œuvres venues de l'Inde dont le recueil *Quatre voix* de Tagore (1924, Éditions du Sagittaire) et *La Danse de Çiva : quatorze essais sur l'Inde* (Rieder, 1922) de A. K. Coomaraswamy. C'est grâce à elle, à sa connaissance de l'anglais, et à sa passion pour l'Inde, que Romain Rolland put entrer en contact avec Tagore et Gandhi et s'initier à la mystique et à la politique de ce pays.

Parallèlement, Madeleine anime des mouvements féministes et pacifistes dont la section française de la Ligue internationale des femmes pour la paix et la liberté créée en 1915, pour laquelle elle organise des rencontres internationales (Lugano, été 1922). Présente au congrès d'Amsterdam contre la guerre et le fascisme, en août 1932, elle fait lire la déclaration de son frère, dont elle partage les convictions. Romain Rolland lui a rendu un bel hommage romanesque en s'inspirant d'elle dans *L'Âme enchantée*, roman fleuve de l'émancipation d'une femme, Annette Rivière, une figure qu'on pourrait

opposer à celle de *Tess d'Urberville*, l'héroïne du sombre roman de Thomas Hardy.

Le lien entre Romain et sa sœur est si fort que les relations entre Madeleine et Macha, la « princesse russe » que Rolland épouse en 1934, furent complexes et, au moment de l'installation à Vézelay, en 37-38, non dépourvues de tensions qui désolent et irritent Romain Rolland. Mais le dévouement de la sœur pour son frère demeure intact. Après la mort de ce dernier, les deux femmes se sont rapprochées et ont communié dans le souvenir de l'écrivain. Madeleine est morte le 1^{er} avril 1960 à Créteil ; elle est inhumée au cimetière de Clamecy.

Et Dijon, direz-vous ? Madeleine eut avec une jeune institutrice, Yvonne Paquet (décédée en 1988), une relation particulière d'amitié. Yvonne est entrée en contact épistolaire avec Romain Rolland en avril 1930 alors qu'elle était élève à l'École normale de Fontenay-aux-Roses. Elle lui a rendu visite à Villeneuve en avril 31. Fait-elle alors connaissance à cette époque de Madeleine ? Yvonne est nommée à Dijon à l'École normale d'institutrices de Dijon, rue Joseph Tissot, en octobre 1937, où elle accueille Madeleine d'avril à octobre 1939, au 4, rue Alphonse Legros. Par la suite Madeleine fit, chez celle qu'elle présente comme sa « fille adoptive », de fréquents séjours à Dijon, notamment pendant la guerre¹.

Dès avril 1939, la sœur à Dijon porte témoignage auprès de Romain Rolland : « *La France est submergée par les populations espagnoles en fuite.* » (p. 178) La chute de Barcelone en janvier 39 a scellé le sort de la République espagnole, les réfugiés sont nombreux.

Ma sœur, qui passe quelques jours à Dijon et qui y visite un camp de réfugiés, (...) reçoit la confession de leurs souffrances. Dans les premières nuits qui suivirent leur arrivée sur le sol français, beaucoup moururent de froid dans le camp pyrénéen où ils étaient parqués. Et à Dijon, telles de leurs visiteuses quasi-officielles, de la Croix-Rouge, leur parlent d'une façon injurieuse, les menacent de les faire expulser de France, s'ils n'acceptent pas de se rallier au général Franco.

Voici qu'apparaît une figure importante :

Heureusement à Dijon, du moins, le maire Jardillier est un excellent homme, bon républicain, qui les défend, lorsqu'il est avisé de cette indignité. (L'amie de ma sœur, Yvonne Paquet, est la seule à parler l'espagnol, et elle se fait l'interprète des réclamations.) –

Romain Rolland est saisi par une indignation d'une violence assez rare.

1. Roger Vieillard, « Madeleine Rolland et Yvonne Paquet », *Cahiers de Brèves*, n° 15, p. 18-19.

Le plus hideux est la nuée de (...) de détresseurs et de trafiquants, qui s'est instantanément abattue sur ces milliers de misérables, affamés, et sans méfiance, – leur raflant, pour une bouchée de pain, leurs bijoux, leurs pesetas, – pratiquant même la traite des blanches. La civilisation est une étoffe, sous laquelle grouille la vermine : au premier choc, elle apparaît ; pas une minute de temps perdu ! Les exploitants de la misère fourmillent déjà, avant que les premiers secours soient arrivés. Il faudrait les fusiller sans pitié !

Beaucoup de thèmes importants du journal apparaissent ici, dont le traumatisme de la guerre civile espagnole dont Romain Rolland craint le contrecoup en France après la chute de Barcelone, et la fragilité de la civilisation : Romain Rolland est lucide, énergique, capable d'indignation, mais inquiet. Mais que dire de l'intervention du maire Jardillier ? Quelle est la nature de ce lien ?

Place Robert Jardillier

Je n'ignore pas qu'en abordant ce thème ici même, à Dijon, je dois faire preuve de prudence. Robert Jardillier (1890-1945) a été député SFIO de la Côte d'Or de 1932 à 1942 et maire de Dijon de 1935 à 1940.

Sa vie a l'intensité du drame d'un intellectuel jeté dans une histoire tragique.

Il est né en 1890, à Caen ; sa mère est musicienne, professeur de piano ; cela crée des affinités avec Romain Rolland... De fait, en 1908 au lycée Henri IV, en classe préparatoire, en « khâgne », il suit les cours de Vincent d'Indy à la *Schola cantorum* et les cours publics de Romain Rolland à la Sorbonne. J'y reviendrai... En 1912, il passe l'agrégation d'histoire et il est nommé à Dijon, au lycée Carnot, en 1918-1919.

C'est un musicologue averti, ouvert à la musique de son temps, Jardillier écrit dans la *Revue musicale* d'Henri Prunières (lui-même élève de Romain Rolland). Admirateur de Gabriel Fauré, il écrit un livre sur *Claude Debussy* en 1922, une étude sur *Pelléas* en 1927, en 1931, *La Musique de chambre de César Franck*. Il a encore le temps, dans les années trente, d'écrire une brève étude sur le Catalan Déodat de Séverac que Jankélévitch mentionne avec faveur dans son livre *Présence lointaine*...

Mais l'activité politique l'attire et l'emporte : élu en 1932 député SFIO, maire en 1935, il est réélu député en 36, sous l'étiquette « Front populaire », et devient ministre des PTT et de la radiodiffusion en juin 36, dans le premier cabinet Blum. Belle carrière qui va être brisée en juin 40.

Jardillier rend quelques services à Romain Rolland et sa sœur pendant la « drôle de guerre ». Mais quand la guerre, la vraie, éclate en mai 40, Jar-

dillier est ébranlé par un deuil particulièrement cruel: Romain Rolland note dans son journal (mai 1940) que « le maire de Dijon, Jardillier, qui nous est ami, perd son frère et toute la famille de son frère sur le croiseur *Brazza*², coulé par un torpilleur, dans la Méditerranée ».

On sent chez Jardillier une certaine fébrilité, une angoisse :

Dans la nuit du 14 au 15 juin 1940 (...) viennent frapper à la porte, vers 2 heures du matin (...) les deux fils et la mère de Jardillier, maire de Dijon, qui les a fait partir à la hâte. (...) Jardillier veut, avant tout, sauver ses fils, âgés de moins de 20 ans, du danger d'être incorporés par les Allemands. Nous les logeons comme nous pouvons (il y a déjà cinq personnes de plus dans la maison), sur des matelas dans la cuisine et la salle à manger.

Madeleine, quant à elle, « est décidée à rester avec son amie Yvonne Paquet à Dijon, quoi qu'il arrive » et son sort inquiète Rolland. L'exode emporte les populations civiles : « Je fais tout ce que je puis, pour rester. Mais les femmes perdent la tête. Tout Vézelay est affolé ».

Cet affolement, qui fait qu'à Vézelay les premiers à déguerpir sont les gendarmes, se retrouve à Dijon, amplifié en juin 40. En juillet 40, Rolland reçoit quelques informations et note sans commentaire : « *Dijon, abandonné par son maire (Jardillier), par la direction <des> écoles, par toutes les autorités* ».

Plus tard – le 27 juillet – Madeleine arrive enfin de Dijon après un long voyage (parti à 8 h 30 de Dijon, elle arrive le lendemain à 14 heures, après une nuit passée à Laroche) ; Romain Rolland et sa sœur se retrouvent dans une « joie mutuelle »

Madeleine a beaucoup à me raconter. Ni elle ni son amie n'ont bougé de Dijon, pendant ces semaines critiques. Elles n'auraient eu d'ailleurs aucun moyen d'en partir. Car tous les moyens de locomotion étaient supprimés. Tous les possesseurs d'autos ou de véhicules de quelque sorte avaient filé, sans prévenir, ne se souciant pas de leurs devoirs, de leurs responsabilités, pas plus que de leurs amitiés, – même quand ils auraient eu moyen d'emmener avec eux quelque ami. Nulle part ne s'est manifesté plus crûment l'ignoble et lâche égoïsme universel. Les autorités, les directeurs et directrices d'écoles, les services municipaux, les hôpitaux, tout s'est enfui. Le vent de panique a soufflé même sur le maire, un Jardillier, dont on connaissait le cœur généreux et la vaillance... Il s'est sauvé pendant la nuit. Ses meilleurs amis consternés ne parviennent pas à

2. Le croiseur *Savorgnan de Brazza*, coulé, le 17 mai, par un navire italien.

se l'expliquer ; et la population ne pardonnera jamais.

Rolland se fait le chroniqueur de cet effondrement général, de cette « folie de peur » qui saisit les populations : la fuite de ceux « chargés d'assurer la défense passive, qui ont décampé en emportant les clés des grands abris contre les bombes aménagés près de la gare de Dijon », la population affolée qui trouve porte close, les actes dérisoires (selon lui) de « quelques officiers français exaltés », sans moyens de défense, « les lâches escadrilles italiennes » qui viennent « bombarder un quartier populaire », les pillages de boutiques « par la pègre de Dijon » et la « nuit de silence » qui règne sur la ville.

Les Allemands sont « corrects » – un terme bien de l'époque – :

Ma sœur et son amie ont réussi à défendre leur appartement (...) contre l'occupation par des Allemands... Un sous-officier, très respectueux, impressionné par le portrait de Goethe dans la chambre, et par les livres allemands, a écrit à la craie sur la porte de la maison qu'on n'ait pas à y entrer, que là habitent des professeurs.

Et Jardillier ? Après la débâcle et l'armistice, Jardillier vote à Vichy les pleins pouvoirs au maréchal Pétain, un geste qu'il regrette rapidement, et, brisé, se réfugie à Marseille où il enseigne au lycée pendant la guerre, toujours professeur brillant, mais miné par les deuils, le remords, le bonheur perdu.

Il meurt en mai 1945, enterré à Bandol.

Mais je veux conclure sur un détail symbolique : un des derniers textes de l'ancien maire de Dijon est pour célébrer Romain Rolland... Jardillier a donné en effet, le 28 janvier 1945, une conférence intitulée « Romain Rolland et la musique » devant l'Union nationale des intellectuels à Marseille, recueillie dans un numéro d'hommage de la revue « Arts et livres » en 1946. Dans cette évocation du cours public de Romain Rolland à la Sorbonne en 1909, dont il souligne le goût pour le « héros combattant et solitaire », Jardillier écrit :

Romain Rolland n'a jamais imposé, quelles que soient ses préférences, une esthétique personnelle. (...) Il a été celui qui a voulu donner toute sa place à la musique parce que la musique a tous les pouvoirs, celui de nous isoler et celui de nous rassembler (...) et elle ne peut être qu'indéfinissable puisqu'elle est le frisson de l'indéfinissable vie. »... Elle constitue un « grand bienfait moral et un gage d'espoir.

On songe à Rolland jouant du Beethoven pendant l'Occupation, en hommage à la « vieille Allemagne », en espérance.

Rue des normaliens fusillés et de leur camarade

Hélas, l'histoire est tragique, a dit Raymond Aron, et ce n'est pas sans scrupule que j'évoque ce troisième nom de rue : « Rue des normaliens fusillés et de leur camarade ». Dans le *Journal* se trouve un lien direct entre Rolland et un épisode resté dans la mémoire de tous les Dijonnais. Les normaliens fusillés ... On peut citer leurs quatre noms : Jean Romenteau, Pierre Vieillard, René Laforge, Jean Schellnenberger du groupe « Gorki » et « leur camarade », un jeune ébéniste, Robert Creux. Fin 41-début 42 les attentats contre les Allemands se multiplient. Par exemple : « Mardi 30 décembre (1941). – Ma sœur repart pour Dijon. Mais à Avallon, elle se trouve bloquée. Un attentat vient d'être commis, à Dijon ; et par représailles, le couvre-feu est sonné à 6 heures ; le car du soir ne part pas. »

Le 10 janvier, des résistants lancent un attentat à la bombe contre le Soldatenheim (le foyer du soldat allemand) au cœur de Dijon, qui ne fait pas de victimes. Mais un jeune commissaire divisionnaire français, collaborateur zélé, Jacques Marsac – qui finira lynché par la foule à la Libération – arrête deux normaliens : Jean Romenteau le 14, à Arnay-le-Duc, et Jean Schellnenberger, le 16, aux Laumes, et, le 20 janvier, René Laforge et Pierre Vieillard, à Dijon même. Les jeunes gens sont jetés en prison en attente d'un jugement par l'impitoyable section spéciale, le 12 mars.

Mais fin janvier – alors qu'ils sont en prison – de nouveaux attentats ont lieu à Montchanin (27 janvier) et Montceau-les-Mines (29). En représailles, les autorités allemandes menacent de fusiller les otages, jugés « solidaires », parce que communistes ou juifs ...notamment un lycéen de 17 ans « dont le seul tort est d'être juif ».

Yvonne Paquet (qui enseigne à l'École normale), alertée du sort qui pèse spécialement sur les normaliens arrêtés, se met en relation avec Romain Rolland et – sans doute sur ses conseils – se rend à Paris, le dimanche 1^{er} mars, pour rencontrer Alphonse de Châteaubriant, directeur de *La Gerbe*, et encore ami de Rolland, à cette époque, malgré son engagement résolu en faveur de la collaboration avec les Allemands.

Romain Rolland écrit (le 1^{er} mars, un dimanche) :

Yvonne est partie précipitamment à Paris, pour tâcher de faire sauver par l'entremise de Châteaubriant et de M^{me} Castelot un (...) garçon, qu'elle connaît, et qui est des plus sympathiques, absolument innocent, et fils de pauvres gens, dont le père est un grand blessé de la guerre à 100%.

Il s'agit très probablement de Pierre Vieillard dont le père était un grand mutilé de guerre de 1918, pacifiste militant, et dont Yvonne fréquentait la mai-

son. Le couple avait accueilli des juifs allemands et des réfugiés espagnols.

Dans la semaine de mars Rolland note :

Ma sœur m'écrit qu'Yvonne a vu, à Paris, Châteaubriant. En l'entendant, il a fondu en larmes, à deux reprises. Il a promis d'agir auprès de Brinon ; et il l'a fait. Brinon était déjà alerté par l'Académie de Dijon. Tous deux font l'impossible pour tâcher de sauver les otages de Dijon.

Fernand de Brinon est le représentant de Vichy auprès des autorités allemandes à Paris. Désormais, il est sans influence ; c'est la Gestapo qui mène la danse, de mort... Cette lâche impuissance, ces larmes hypocrites...

Peu après, le samedi 7 mars, Madeleine écrit en effet à son frère : –

Les pauvres petits (à Dijon) ont été fusillés, – quatre normaliens (...) et un cinquième, dont on ne sait pas s'il est le lycéen juif inoffensif arrêté en classe. – Fusillés, samedi matin, avant jugement et condamnation formelle, comme si on se hâtait de mettre devant le fait accompli. Personne, à Dijon, n'avait été averti.

Le pire est, note Romain Rolland, que « on le savait, à Paris, dans l'entourage de Brinon et de Châteaubriant », on savait sans doute que la démarche était vaine.

Le samedi 7 en fin d'après-midi, en effet, les cinq jeunes gens ont été les uns après les autres fusillés au stand de Montmuzard. Le colonel allemand en a informé le préfet le lendemain le dimanche 8, à charge pour lui de transmettre aux familles...

Cette affaire s'inscrit dans un contexte que la propagande de Vichy va exploiter : dans la nuit du 3 au 4 mars, des bombardements anglais sur la banlieue Ouest à Paris font de nombreuses victimes (600 morts) : « *Quelle folie ! On croirait que chacun des partis s'acharne à faire ce qui peut le plus lui être préjudiciable. Ils sont incapables d'imaginer les réactions produites dans les esprits.* »

Romain Rolland poursuit, à propos de la politique générale des otages de la Kommandantur imposée par Hitler à Otto von Stülpnagel :

Comme si ceux qui commettent ces attentats étaient connus de la masse des braves gens ! Et comme si ces meurtriers [je souligne] se souciaient que cette masse payât pour eux ! – La psychologie des Allemands est affreusement absurde ; elle a des effets diamétralement contraires à ceux qu'elle s' imagine atteindre.

Fusiller des otages, est-ce seulement une « erreur de psychologie » ? Les résistants des « meurtriers », des terroristes ? Romain Rolland mesure les effets de cette répression aveugle sur la « collaboration », désormais impossible. À Vézelay, Romain Rolland avait dû supporter la défaite, les réquisitions, la pénurie, le logement des Allemands dans la petite maison du Jardinier, mais ici, avec les fusillés de Dijon, avec l'échec de cette médiation de son ami Châteaubriant, l'Occupation prend une dimension nouvelle ; l'irréparable et l'irréconciliable prennent le pas. Et il ne sert à rien de jouer du Beethoven.

D'un des jeunes garçons fusillés dernièrement à Dijon, le père est mort d'angoisse, pendant les semaines d'attente du jugement, – et la mère, huit jours après l'exécution, a dû être emmenée à la Chartreuse, c'est-à-dire à l'asile des fous.

On sent Romain Rolland désarmé, abattu, dépassé, désorienté, par cette violence des deux côtés, les bombardements aveugles, les attentats, d'un côté, et, de l'autre côté, les exécutions sommaires : dix-huit rien qu'en janvier 42, selon Jean-François Bazin.

À l'inverse, on notera que les deux femmes, Yvonne et Madeleine, continuent de se battre. À la Libération, elles animeront un mouvement issu de la Résistance, l'Union des femmes françaises.

Rue Georges Connes

Par une curieuse coïncidence, symbolique, voici de nouveau un lien entre Romain Rolland et une personnalité d'intellectuel à Dijon que les circonstances historiques ont conduit ... à la mairie³.

Georges Connes est né en 1890 – comme Jardillier –. Entré « cacique », c'est-à-dire premier à l'École normale supérieure, agrégé d'anglais, il fait la guerre de 14 comme sous-lieutenant et doit subir trois ans de captivité. Il devient ensuite professeur de littérature anglaise à Dijon avec une thèse sur *La pensée de H. G. Wells* et le socialisme anglais.

Conseiller municipal socialiste de Dijon, il s'engage, après la défaite, dans la Résistance (membre fondateur en 43 du Comité de Libération de la Côte d'Or). Arrêté un temps par la Gestapo, il entrera dans la clandestinité. À la Libération, nommé maire de Dijon, il laissera la place de maire au chanoine Kir, préférant retrouver l'Université.

Comment est-il présent dans le journal de Romain Rolland ? Par son livre sur Shakespeare intitulé *Le Mystère shakespearien* (Boivin & Cie, 1926) traduit en anglais dès 1927, et que Romain Rolland lit en novembre 1941 (p. 680). Rolland, à la

3. Il faut se reporter à deux études très complètes : Pierre Autran, *Robert Jardillier (1890-1945). Un socialiste humaniste et chrétien dans la tourmente*, Éditions universitaires de Dijon, 2014, et Jean-François Bazin et Pierre Connes, *Débâcle, Résistance, Libération à Dijon. Georges Connes (1890-1974)*, Éditions universitaires de Dijon, 2014.

suite de l'angliciste, revient sur la question : « Shakespeare est-il Shakespeare » ? Immensité des connaissances, richesse du vocabulaire ... impossible à réconcilier cette abondance avec « le terne demi-jour » dans lequel aurait vécu « l'homme de Stratford ». En même temps – note Romain Rolland en écrivain – l'unité des grandes pièces manifeste...

L'intérêt de Romain Rolland pour Shakespeare – cette « grande âme fraternelle » – est ancien, elle date des lectures d'adolescent dans la bibliothèque du grand-père maternel à Clamecy, puis de ses années d'étude : Romain Rolland – qui a publié *Quatre essais sur Shakespeare* en 1916 – est fasciné par les figures fortes, passionnées, voire par-delà le bien et le mal... comme les condottieres et comme ce Coriolan de Shakespeare (auquel il a comparé Lénine...) et comme ses trois ducs bourguignons aux surnoms belliqueux... Mais qui est le héros véritable ?

Je citerai en conclusion – en miroir – une conférence en anglais sur Rolland que Georges Connes, redevenu professeur, a donnée à Buffalo en 1947 dans l'État de New York, au titre shakespearien, « The Tragedy of Romain Rolland ». Deux maires de Dijon ont écrit presque au même moment deux éloges de Rolland...

Dans cette conférence Georges Connes se demande si Romain Rolland a trahi ses principes de paix, ses idéaux pacifistes, en se résignant à la violence comme moyen dans la lutte contre le nazisme, au point de fermer les yeux sur la violence du stalinisme. C'est la « tragédie » de Romain Rolland selon Georges Connes, qui semble ne pas tenir rigueur à Romain Rolland de ses attaques contre le monde anglo-saxon...

Georges Connes savait-il que Romain Rolland avait lu et approuvé son livre pendant la guerre ? Sans doute, car il était un ami proche de Madeleine, agrégée d'anglais, comme lui, « une vieille amie », qui fêtait le Nouvel An avec lui et son épouse dans leur appartement proche de la rue Alphonse Legros ; Connes fut même hébergé et caché par elle en décembre 1943, alors qu'il craignait d'être arrêté par

la Gestapo ; il décrit dans sa conférence les craintes à chaque coup de sonnette, les soirées passées à lire sa traduction de *The Ring and the Book* du poète Robert Browning, le culte de Madeleine pour son frère...

Madeleine, malgré son âge, pour ce geste – héberger un résistant – risquait d'être arrêtée et déportée. C'est elle qui a mené une vie héroïque...

Force ou faiblesse ? On pourrait dire de Rolland ce que lui-même disait de Shakespeare, dans son hommage de 1916 : « *le bienfait unique de la lecture de Shakespeare* » est qu'« *on y goûte la vertu la plus rare (...), le don d'universelle sympathie, d'humanité pénétrante, qui fait qu'on vit les âmes des autres comme son âme propre* »⁴. Nul doute que Rolland a voulu ne pas perdre ce don d'universelle sympathie. La question qui s'est posée à cette « *grande âme fraternelle* » dans ces années terribles de l'Occupation a été de savoir – vis-à-vis de Châteaubriant, des officiers allemands, des collaborateurs et des jeunes résistants « terroristes » aussi – jusqu'où doit aller cette « humanité pénétrante », cette compréhension de l'âme d'autrui, qui se mêle à sa quête du héros. Grandeur et limite d'un écrivain essentiellement humaniste, affronté à des dilemmes nouveaux, et des périls inédits. En tout, cas rien de cynique chez Rolland (à la différence d'un Sartre...), par quoi on pourrait le rapprocher de Camus, autre prix Nobel, et qui est peut-être son véritable héritier.

La « vie héroïque », d'un côté, et le « voyage intérieur » de l'autre : le tragique de l'histoire, la Résistance, à Dijon, avec sa sœur (et Georges Connes), mais aussi le dialogue sans fin sur la foi avec son épouse et Claudel, à Vézelay : c'est de la tension entre ces deux pôles que naît le caractère *dramatique* de ce Journal.

mai 2014

Jean Lacoste est philosophe et écrivain. Il est l'éditeur pour Bartillat du Journal inédit de Romain Rolland « Journal de Vézelay 1938-1944 ».

4. « Shakespeare : quatre essais » dans *Compagnons de route*, 1936, p. 37.